

35 centimes, avec un beau portrait gravé sur acier.

**G A L E R I E**  
DES  
**CONTEMPORAINS ILLUSTRES,**

PAR  
**UN HOMME DE RIEN.**

Laissons là les théories pour ce qu'elles valent. En histoire comme en physique, ne prononçons que d'après les faits.

— CHATEAUBRIAND. —

**95<sup>e</sup> LIVRAISON.**

(44<sup>e</sup> du 8<sup>e</sup> vol.)

**M. ARMAND CARREL.**

**PARIS,**

**A. RENÉ ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,**

Rue de Seine-Saint-Germain, 32.



M. ARMAND CARREL.

## M. ARMAND CARREL.

Ce que vous avez voulu depuis trente ans, Monsieur, ce que je voudrais, s'il m'est permis de me nommer après vous, c'est assurer aux intérêts qui se partagent notre belle France une loi de combat plus humaine, plus civilisée, plus fraternelle, plus concluante que la guerre civile, et il n'y a que la discussion qui puisse détrôner la guerre civile. Quand donc réussirons-nous à mettre en présence les idées à la place des partis, et les intérêts légitimes et avouables à la place des déguisements de l'égoïsme et de la cupidité ?

*Lettre de M. Carrel à M. de Chateaubriand  
(octobre 1854).*

---

Le 20 mars 1823, un jeune homme de vingt-trois ans s'embarqua furtivement à Marseille sur un bateau pêcheur espagnol qui faisait voile pour Barcelone ; ce jeune homme portait la veille encore l'épaulette de sous-lieutenant au 29<sup>e</sup> régiment de ligne. Un peu compromis dans l'esprit de ses chefs par ses opinions libérales, il avait reçu ordre de rester au dépôt à Aix, tandis que son régiment était

appelé à prendre part à l'expédition dirigée par le gouvernement des Bourbons de la branche aînée contre la révolution espagnole. Le jeune officier, affamé d'action, avait vainement réclamé contre la mesure qui le condamnait au repos; n'ayant reçu en réponse à ses réclamations qu'une ordonnance de mise à la réforme sans traitement, il venait de se décider à donner sa démission, et, rendu à la liberté, n'ayant pu combattre dans les rangs français, attiré d'ailleurs par ses opinions vers la cause des constitutionnels espagnols, il partait joyeux, à l'insu de ses parents et de ses amis, pour aller mettre au service de cette cause son épée et sa vie.

A son arrivée à Barcelone, il trouva la ville remplie de réfugiés de toutes les nations, pour la plupart anciens soldats de l'Empire, qu'attiraient en Espagne l'amour des combats, le goût des aventures et l'espoir de quelque revanche à tirer du drapeau blanc. Tandis que d'autres réfugiés, campés sur les bords de la Bidassoa, essayaient en vain d'embaucher l'armée des Bourbons en faisant briller à ses yeux les couleurs tricolores, les Français réunis à Barcelone s'organisaient

en un bataillon, décoré du titre de bataillon de Napoléon II, vêtu de l'uniforme de la vieille garde, et marchant sous l'aigle impériale. Bientôt réduit de plus en plus par les rapides succès de l'armée d'invasion, ce bataillon français fut fondu avec les autres compagnies étrangères en un seul corps qui, sous le nom de *légion libérale étrangère*, forma un bataillon d'infanterie et un faible escadron de lanciers. Plusieurs compagnies n'étaient composées que d'officiers ; deux généraux étaient dans les rangs, portant la lance ; il y avait moitié de Français ; ceux qui ne l'étaient pas avaient servi dans les armées impériales. L'uniforme et les drapeaux étaient ceux de l'Empire ; un brillant et vaillant officier, le colonel Pachiarotti, avait organisé cette légion et la commandait. C'est sous lui que l'on vit, pendant plusieurs mois, des hommes rassemblés de toutes les parties de l'Europe, presque tous anciens soldats d'un même capitaine, venus dans un pays qu'ils ne connaissaient pas pour défendre une cause qui se trouvait être la leur, ralliés à l'ascendant d'un grand caractère, marchant où il les menait, souffrant et se battant sans espoir d'être loués ni de rien changer, quoi